

Colloque August Forés

Jean-Paul DAMAGGIO FOURÈS VU PAR UN AMI (année 1884)

1. Présentation

Comprendre un écrivain du XIXème siècle c'est le replacer dans le tissu d'amitiés où il évoluait. Ceci est peut-être encore plus vrai pour Fourès que pour d'autres. Je vais donc évoquer le poète par l'écrit d'un de ses amis, un montalbanais.

Il pourrait s'agir de Léon Cladel. Fourès le connut peut-être par l'intermédiaire de Louis-Xavier de Ricard car Cladel participa, à Paris, au Parnasse et à la Commune. Un poème de Fourès daté de 1877 et ayant pour titre "*A la droulhetto de Léon Cladel*" témoigne de cette amitié comme la publication dès les débuts de **La Lauseto** d'un poème de Cladel : *Le soldat*.

S'il ne s'agit de Cladel s'agit-il du félibre Augustin Quercy qu'il connut peut-être par l'intermédiaire de Léon Cladel ? Cladel écrivit à Quercy en 1885 : " En Provence, Mistral et sa bande de félibres ont fait des lexiques et des grammaires. Pourquoi Fourès, du Lauragais, et vous, son très digne lieutenant du Quercy, n'en feriez-vous pas autant ? "

L'homme que je vais évoquer ne sera pas Augustin Quercy !

Alors son ami Antonin Perbosc ? George Passerat va l'évoquer ici donc j'indiquerai simplement qu'à Montauban par l'intermédiaire de la Tribune du Tarn et Garonne Perbosc manifesta son soutien constant à Fourès. Le 10 mai 1891, il publie une traduction de l'Yeuse de Fourès (publiée dans Les Cants) qui se termine ainsi : " Et l'Yeuse c'est toi, maître Léon Cladel ! "Il présenta dès leur parution en 91 *Les Cants del Soulelh*, sous la signature de Romanès. Perbosc a publié dès septembre 1891 un poème en français sur la mort de Fourès qui commence ainsi :

Toi qui tant eus horreur de " l'immonde prétraille "
Que ta strophe souvent, âpre, fustige et raille,
Dors en paix maintenant droit en ton fier tombeau

Dans ce même journal l'union des quatre hommes, Cladel Fourès, Perbosc et Quercy, s'est manifestée par la publication de trois traductions en oc d'un poème de Cladel : "**L'âne**"

Avouez qu'il est original de pouvoir comparer, côte à côte, trois traductions dans la même langue !

2. Témoignage de Séméziès

La vision de Fourès que je vais vous présenter est celle d'un ami d'occasion du poète et il s'appelle Marcel Séméziès. Joseph Salvat évoque l'anecdote que je vais vous conter, en ces termes :

« *Comment l'avait-il obtenue (sa nouvelle maison) ? Peut-être par quelque membre de cette société des Mousquetaires qu'il avait fondée avec Maffre de Baugé (d'Artagnan), Marcel Séméziès (Aramis) et François Tresserre (Athos) ; lui-même était Porthos, " le premier mousquetaire gris ". L'histoire des Quatre Mousquetaires a été écrite par Marcel Séméziès, le dernier survivant. Elle abonde en récits pittoresques de réunions et de rencontres. »*

C'est donc ces récits pittoresques que je vais évoquer. Nous étions en 1884 et Séméziès avait 26 ans. Comment Séméziès rencontra-t-il Fourès et quand ? Tout ce que je vais vous raconter maintenant est la présentation que Séméziès fait de la rencontre, dans ses mémoires manuscrites, déposées à la bibliothèque de Montauban.

Il indique qu'en juillet 1884 un nommé François Tresserre passe le prendre à Montauban pour un voyage chez Achille Maffre de Baugé. Ce dernier décida de les conduire chez Fourès. Fourès connaissait déjà Maffre de Baugé et F. Tresserre à qui il dédia un poème en 1881.

Voici ce qu'écrivit Séméziès qui est le nouveau de l'équipe :

« Je connaissais de nom Auguste Fourès, poète français et occitan, grande figure du félibrige. Nous partîmes tous trois pour Castelnaudary où nous attendait à la gare le poète prévenu par dépêche. C'est un long garçon fort maigre, vêtu à la diable, coiffé d'un feutre mou immense. Sa figure fine, aux yeux brillants et doux, à grandes moustaches et barbiche était extrêmement sympathique. L'homme était charmant, poète, et excellent dans les deux langues, ami sûr, bon, généreux, dévoué. Très original aussi. Fils d'un riche quincailler, il avait laissé périliter son fonds, n'entendant rien au commerce, abandonnant la marchandise au prix qu'on voulait et il avait fini par ne plus tenir dans sa boutique que deux articles, des épées et des chaînes de fer qu'il jugeait marchandises nobles. On devine ce qu'il devait en vendre à Castelnaudary. Il nous amena à une grande auberge où une table nous attendait en pleine cour, dans un coin d'ombre. Fourès n'était pas pour les salles à manger et vivait le plus possible toujours au grand air. Sur cette table on ne nous servit qu'un seul plat, mais quel plat ! Le cassoulet. Ceux qui ont goûté au cassoulet, par curiosité du nom, dans de grands restaurants ou de grands hôtels, ne connaissent pas ce mets des dieux, fait pour de gigantesques mangeurs, des héros d'Homère. Il faut l'avoir mangé comme nous ce jour-là, dans une auberge locale. Pas un plat correct, mais une énorme terrine vernie grande comme un fond de barrique, servie à même la table... »

Là j'interromps la citation, qui concernerait plutôt un colloque gastronomique — ce qui n'est pas cependant incompatible avec le sujet d'aujourd'hui — en reprendre plus loin la suite du récit :

« Pour digérer cet énorme mets nous frêtâmes une carriole de l'auberge, conduite par Fourès, et partîmes au hasard dans les hautes collines qui relient la Montagne Noire à la chaîne des Corbières. La chaleur était ardente mais, ivres de cassoulet, de vin blanc et de poésie, nous ne la sentions pas. Un chemin vague nous conduisit au pied du château en ruines que Fourès nous nomma : Cessac. »

Là ils font des projets d'achat du château puis ils vont à Toulouse :

« Nous y arrivâmes vers minuit et descendîmes à l'Hôtel des Bains où nous signâmes : « Les quatre messieurs de Cessac », puis nous allâmes souper au Sion, où François trouva tout de suite quatre gentilles "Mesdames de Cessac " pour compléter la famille. Nous restâmes plusieurs jours à Toulouse, y menant une vie orientale, de plaisirs le soir et la nuit, de sommeil le jour. »

Puis nous arrivons à des choses plus "sérieuses".

Ils décident de se donner le nom des quatre mousquetaires : Baugé fut D'Artagnan, Tresserre Athos, Fourès Porthos et moi Aramis :

« Cela posé nous songeâmes à étendre le cercle et à former un groupe qui s'appellerait Les Mousquetaires Gris où tous seraient frères comme nous l'étions, mettant en commun argent, influences, relations, plaisirs, idées, une association de gens en révolte contre les platitudes, les conventions, les mornes usages de cette fin du XIXème siècle, une bande d'hommes joyeux, généreux, libres et romanesques, rebelles qui ne comprendrait que des écrivains, des officiers ou des gentilshommes. »

Et Séméziès rime l'hymne sacré de cette compagnie et donne, après le règlement fixé par Maffre de Baugé, la liste des membres de cette compagnie. Mais nos farceurs ne s'arrêtent pas là :

« Et, les mousquetaires fondés, il leur fallait une gazette, un lien permanent entre eux et ce fut Le Passant, gazette de Messieurs les Mousquetaires Gris. Nous fondâmes cela à six Baugé, Fourès,

Tresserre, moi et Souëf qui marcha tout de suite à fond avec nous, et Amédée Reynès à Perpignan, pour la partie matérielle à laquelle nous autres, les cinq poètes, nous n'entendions rien. Nous mêmes chacun 500 F dans l'affaire et cette première mise de 3000 F, aidée de quelques souscriptions à 100 F de nos meilleurs amis et des abonnements, suffit à faire vivre la Revue près de quatre ans. Elle survécut même à la Compagnie et connut à Paris quelques mois de vraie notoriété. Un imprimeur de Perpignan, Larobe, ami de Reynès, nous fournit à bas prix le papier et l'impression et sur la demande d'Aimé Giron, du Figaro, un des romanciers de la maison, l'éditeur parisien Paul Ollendorf, voulut bien donner sa marque. Imprimé à Perpignan, Le Passant fut donc édité et lancé à Paris. Les premiers numéros furent à peu près entièrement rédigés par Baugé, Fourès, Tresserre, Souëf et moi, en multipliant chacun nos signatures. »

Il n'en mentionne aucune au sujet de Fourès. Parmi les autres noms qui participèrent à la revue on a la surprise d'y retrouver aussi bien Paul Verlaine que Frédéric Mistral, Verdaguer que Pierre Loti. « *Ce fut vraiment une note à part dans le mouvement littéraire de cette époque.* » note Séméziès.

Je n'ai pu consulter que quelques numéros de cette revue. Les n° 49, 50 et 51. Le numéro 49 est daté du 20 juin 1885, ce qui suppose un numéro 1 en juin 1883 à moins qu'au départ elle ait été hebdomadaire. Le rédacteur en chef est bien Maffre de Baugé et Séméziès fait figure de secrétaire de rédaction. On trouve dans le numéro 50 un article de Maffre de Baugé où il écrit :

« Fourès de temps en temps fait parvenir jusqu'à moi son rugissement d'indompté : bien, rugis, lion Et dans les courtes épîtres qu'il m'envoie, je hume une verrée de vaillance. »

Dans ce même numéro il y a une publicité pour le lancement de l'almanach de **La Lauseto** avec l'adresse de Xavier de Ricard au Paraguay et celle de Fourès à Castres où il se trouvait chez un oncle paternel (il dit " *y voir tous les jours les paysans vrais plus superbes encore que ceux de Cladel* ") mais où il resta peu puisqu'en 1886 on le retrouve à Toulouse. Notons aussi en passant que si Fourès a donné les 500 F on doit mesurer sa générosité quand on sait qu'il était très endetté, à ce moment-là comme souvent, réussissant d'après Salvat à vendre la quincaillerie, avec l'accord de sa mère, fin 1884. La vie de pacha à Toulouse ne devait pas non plus être un bon plan pour sa bourse plate.

Le Passant paraissait deux fois par mois en 20 pages techniquement soignées. En quatre ans on peut considérer que cette revue publia 2000 pages ce qui n'est pas mal quand on a vu dans quelles conditions elle a été lancée.

Marcel Séméziès à l'occasion de cette aventure fera paraître : **L'Album des Mousquetaires** qui est un recueil de poèmes où chaque petit texte présente un membre de la Compagnie.

Indiquons ce qu'il y dit de Porthos-Fourès.

« Voici venir Porthos. Paysans, jacquerie,
Bandits de grands chemins, reîtres, aventuriers,
Debout ! - Porthos pourtant parmi les chevaliers
Tiendrait haut rang ayant son droit de seigneurie.

Sur son pourpoint de drap pas une broderie,
Pas de plume à son feutre, et ses lourds baudriers
Sont de cuir comme ceux des simples cavaliers :
Porthos a deux amours : le peuple et la pairie.

Festins, danses, baisers, parures, colliers d'or,
Dentelles et velours, un sourire de femme,
Porthos trouve la chose indigne de son âme.

Il veut le pays grand et le peuple très fort.
Le grand amour de l'humble est dans son cœur antique,
- Féodal à la fois et très démocratique.

Ce portrait ne me semble pas trop mauvais, venant d'un homme qui n'avait rien à voir avec Fourès. Séméziès se présente ainsi :

« *Je fus et je suis l'homme qui, mécontent de son époque, inadapté et inadaptable à elle, ne songe qu'à s'en évader. Mon âme fut toujours orientale et antique, loin dans le passé, loin dans l'espace.* »

D'où son amitié pour Loti. Il fut écrivain sans se préoccuper de langue d'oc et pour marquer la différence entre les deux hommes, retenons aussi cette confiance de Séméziès :

« *Dans le cabinet de lecture je n'y lisais pas les journaux que je n'ai jamais lus et que je méprise, mais deux ou trois grandes revues puis des livres sans fin.* »

Quand on connaît la passion de Fourès pour les journaux, d'où le bon choix de finir ce colloque par une intervention sur l'actualité de Fourès, on mesure l'écart entre les deux écrivains, écart auquel il faut ajouter des divergences politiques considérables.

3. Observations

En conclusion voici quelques observations. Qu'est-ce qui pouvait regrouper ces hommes si divers ? Voici les premiers mots d'une lettre de Mistral à Lafayette publiée dans le numéro du 10 juillet 1886 du **Petit Toulousain** :

"Vos Pics et Vallées sont l'œuvre d'un exalté de la poésie."

Le premier drapeau des mousquetaires comme de beaucoup des écrivains de l'époque avait un nom simple : La POESIE. La poésie donc la langue et non pas la langue donc la poésie. Et dans la conclusion de sa lettre Mistral écrit :

« *Et maintenant, cher confrère, quelles que soient nos divergences, embrassons-nous en art, en poésie et en patrie.* »

Il confirme cette prédominance de la poésie devancée cependant par la parole magique : l'art.

D'où venait cette passion de créer des journaux ou revues car il est étonnant qu'une rencontre comme celle que je viens d'évoquer puisse déboucher sur une revue.

En la matière on peut dire qu'en 1884 Fourès était un expérimenté et qu'il n'allait pas cesser de pousser à la création de journaux ou d'écrire pour des journaux. Ces journaux sont les enfants d'une loi de 1881 sur la liberté de la presse. Dans toute la France les rotatives vont se mettre à tourner à un rythme complètement fou. Mais dès la fin des années 1880 l'esprit frondeur aura les ailes coupées. Cette histoire me rappelle celle de la mise en place de nos radios dites libres au début des années 1980 et leur mise au pas au fil des ans par les grosses maisons commerciales d'où le mérite actuel de radios occitanistes qui existent encore.

Concernant les journaux des années 80 prenons un exemple. Dans la foulée de la création du Passant Fourès crée Le Petit Toulousain (un peu avant, Quercy crée à Montauban Le Petit Montalbanais). En 1889 un certain Marcel relance **Le Petit Toulousain**. Il rend hommage à Fourès qui est présenté ainsi :

« *Fourès, volontairement retiré des affaires, les pieds sur les chenets de l'âtre, ayant à portée de la main les volumes amis* »

et ce Marcel fait croire qu'il va continuer le travail de Fourès, mais sur la page de droite on trouve un article de Francisque Sarcey qui était le contraire des valeurs de Fourès. Francisque Sarcey était la bête noire de Cladel qui lui consacra une nouvelle pas triste.

Et enfin quelques observations rapport à la politique.

Encore une fois comme son ami montalbanais Quercy, Fourès fut conseiller municipal et comme Quercy, cela le "tua" non physiquement mais moralement. Le premier point du règlement de la Compagnie des Mousquetaires est clair :

« *Mépris absolu de la politique et autres supercherries, escobarderies et filouteries contemporaines.* »

Ce mépris était déjà à double sens : le mépris de celui que la république désenchanta, nous dirons les désespérés de la gauche, et le mépris de celui venant de l'extrême-droite et qui crache sur la démocratie. C'est dans cette deuxième catégorie que se classe Séméziès. Si on compare les collaborateurs du Passant et ceux du Petit Toulousain créé peu après, on trouve quelques noms identiques comme Georges Beaume, Léo Rouanet, F. Tresserre mais des absents, Séméziès et des nouveaux qui auraient pu se retrouver dans Le Passant : Cladel, Lugol, Nancy Mary-Lafon, Perbosc et Pouvillon. La politique mise à la porte dans Le Passant, une revue, rentre par la fenêtre dans un journal **Le Petit Toulousain**, d'autant que les journaux étaient souvent des machines de guerre électorales.

Si cette intervention sur une anecdote confirme que la devise générale d'une bonne part des hommes de lettres de l'époque est aussi le P.L.M. de tous les félibriges, Poésie, Langue, Mère-patrie, les événements actuels tendent à prouver qu'on n'a pas fini d'en chercher les raisons !

Jean-Paul Damaggio

NOTES

Mémoires, Marcel Séméziès, manuscrit, B.M. de Montauban. (en suivant le texte complet de la partie concernant Fourès)

Le poète Fourès, Joseph Salvat, Collège d'Occitanie, 1974.

L'Album des Mousquetaires, 1885.

Le Petit Toulousain, quelques exemplaires à La B.M. de Toulouse.

Petit Montalbanais 1884-1889, Montauban, Archives départementales du TetG

Passant, 3 numéros à la B.M. de Montauban.

Marcel Séméziès : dans Dix siècles de Vie littéraire en Tarn et Garonne, B.C.P. de Tarn et Garonne.

ET donc à présent le livre présenté en suivant.

Marcel Séméziès
Mémoires de ma vie et de mon temps 1858-1928
Extraits d'une chronique Montalbanaise

Académie de Montauban

Pages 125 à 130

Ce livre de 500 pages est un précieux travail réalisé par l'Académie de Montauban à partir d'un manuscrit assez incroyable.

Précieux car par la belle introduction de Georges Lézan, par les notes, les annexes et l'index le lecteur est guidé de manière précise.

Manuscrit incroyable sur lequel j'ai travaillé au tournant des années 90 pour un colloque sur Fourès (la conférence est donnée à la suite de ce texte), car en sept volumes Marcel Séméziès raconte sa vie au tournant des années 1920.

De plus il a légué à la Bibliothèque municipale un grand nombre d'articles, manuscrits et autres écrits qui dans le livre sont clairement répertoriés. Un seul regret : il n'existe que trois exemplaires de la revue Le Passant dont il est question dans l'extrait que je donne ici.

80 - Achille Maffre de Baugé et Auguste Fourès

Nous nous installâmes pour tout l'été et l'automne à Beausoleil, avec Bon-Papa, les deux servantes et le chien Sélim. Je me mis à écrire les premiers chapitres de mon roman et j'y entassai toutes sortes de choses, souvenirs de famille, souvenirs de voyages, souvenirs de Loti, autour de mon personnage principal, Jean Areau de la Fleurie, que je fis officier de vaisseau à cause de Loti et auquel je donnai beaucoup de moi-même. François Tresserre vint me surprendre dans cette fièvre de premier travail : il venait me chercher pour m'amener avec lui à Marseillan, dans l'Hérault, au-delà d'Agde, où le poète Achille Maffre de Baugé désirait me connaître et nous conviait tous deux chez lui. Je connaissais de nom ce Maffre de Baugé ; il était Sorézien et avait quitté l'École au moment même où j'y arrivais, expulsé pour son indiscipline et ses excentricités. Il avait laissé dans l'École un souvenir légendaire ; il passait pour fort riche bien que gouvernant fantaisistement ses vignobles autour de Marseillan ; il avait publié deux volumes de vers, Le Narguileh, Dièzes et Bémols, et en préparait un troisième, Les Gants Blancs ; il s'était marié tout jeune, par coup de tête, ayant enlevé une jeune fille qu'on lui refusait, mais, vite lassé d'elle et incapable d'ailleurs de monogamie, il multipliait les aventures galantes les plus osées. Tout cela constituait un personnage original et séduisant, et je ne demandais pas mieux que de le connaître. Bon-Papa et Maman allaient fort bien et pouvaient se suffire à eux-mêmes, parfaitement servis par Anna et Philippine. Rien ne m'empêchait de repartir. J'étais du reste très porté au voyage, à cette époque, et toute occasion de mouvement me tentait.

Je repartis donc avec François pour Agde où une voiture envoyée par notre hôte nous attendait. A mi-chemin, comme déjà la mer grise luisait devant nous sous un ciel menaçant, nous vîmes arriver dans un tourbillon de poussière un cavalier au galop. C'était Baugé. Il arrêta net sa bête cabrée et nous salua du feutre, d'un grand geste archaïque. L'abord était romantique. Je vis un grand corps fort et souple serré dans une vareuse à col droit, une tête de lion aux longs cheveux bouclés qui prenaient

aspect de crinière, des yeux noirs étincelants, tandis qu'une voix puissante tonnait : « Bienvenue Messieurs ! ». Quand nous eûmes mis pied à terre dans la cour de la maison de Marseillan, un assez gros bourg au bord de l'étang de Thau, Baugé nous embrassa l'un et l'autre et me tutoya tout de suite : « Tu es Sorézien et tu es poète, nous sommes deux fois frères. » Ce n'était pas banal et je fus ravi.

La maison était vaste mais sale et mal tenue. La table était abondante mais mauvaise. On voyait tout de suite que les soins ordinaires de la vie n'arrêtaient pas ce poète un peu fou, dans tous les cas fort exalté et chimérique. Des serviteurs ahuris par les ordres incohérents et fantaisistes du maître erraient partout sans rien faire. Sept ou huit enfants en bas âge encombraient les escaliers et les corridors, hurlant, piaillant, se battant, vêtus à la diable. Baugé ne sut jamais le nombre exact de ses enfants, il en naissait, il en mourait, le père brouillait tout cela et confondait les noms extraordinaires dont il les affublait. Mme de Baugé était une jeune femme assez fraîche et jolie, mais sans goût ni grâce, absolument insignifiante, écrasée par des maternités incessantes, effarée devant son terrible seigneur et maître. Une ombre incolore.

Baugé, d'une voix de tonnerre, nous récita quantité de vers de lui, bien frappés, sonores, colorés, d'allure cavalière rappelant tantôt Hugo, tantôt Théophile Gautier, mais en plus énergique. Il nous amena chez ses maîtresses du moment, une jolie fille très fine nommée Jacobine et une jeune veuve fort jolie qu'il étreignait passionnément devant nous sans se gêner, car cet ardent amoureux ignorait toute prudence et toute discrétion.

Il vivait comme un féodal, suivant ses caprices et sans se soucier des gens. Il nous raconta avec joie sa dernière aventure : un roulier insolent assommé par lui l'avait cité devant le tribunal de Béziers pour coups et blessures ; condamné à 100 francs d'amende et 300 francs de dommages, il avait sorti de son portefeuille deux billets de mille francs et était venu, en pleine audience, les déposer sur le bureau du tribunal en disant : « Monsieur le Président, c'est pour rien, merci, et je m'abonne pour cinq fois. » On devine l'ahurissement du Tribunal. Baugé nous promena, à pied, en voiture ou à cheval dans ses vignes, au long de la mer et de l'étang, et en canot à voile sur l'étang lui-même, manœuvrant si brutalement voile et gouvernail qu'un beau matin il nous fit chavirer, fort heureusement dans un haut-fond où nous reprîmes pied tout de suite, et le soleil de juillet sécha vite nos vêtements. Le séjour chez lui ne laissait pas d'être accidenté. Au bout de quatre jours il nous déclara qu'il n'avait plus rien à nous montrer et nous proposa d'aller à Castelnaudary voir son bon ami et frère, le poète occitan Auguste Fourès.

Je connaissais de nom Auguste Fourès¹, poète français et occitan, grande figure du félibrige. Nous partîmes tous trois pour Castelnaudary où nous attendait à la gare le poète prévenu par dépêche. C'était un long garçon fort maigre, vêtu à la diable, coiffé d'un feutre mou immense. Sa figure fine, aux yeux brillants et doux, à grandes moustaches et barbiche, était extrêmement sympathique. L'homme était charmant, poète excellent dans les deux langues, ami sûr, bon, généreux, dévoué. Très original aussi. Fils d'un riche quincaillier, il avait laissé périliter son fonds, n'entendant rien au commerce, abandonnant la marchandise au prix qu'on voulait, et il avait fini par ne plus tenir dans sa boutique que deux articles, des épées et des chaînes de fer qu'il jugeait marchandises nobles. On devine ce qu'il devait en vendre à Castelnaudary. Il nous amena à une grosse auberge où une table nous attendait, en pleine cour, dans un coin d'ombre. Fourès n'était pas pour la salle à manger et vivait le plus possible

¹ Auguste Fourès né à Castelnaudary le 8 avril 1848, donne tout d'abord des poésies en français, saluées par Michelet, Hugo, Sully-Prudhomme... Orienté vers le Félibrige dès 1876, il se fait remarquer par Mistral pour ses poésies en langue d'oc : Les Grilhs (1888) les Cants del Soulelh (1891). D'une forte personnalité, il aime à s'appeler «le dernier des Albigeois » et va donner naissance à un mouvement languedocien à tendance sociale le félibrige rouge. Il fonde une revue, L'Almanac de la Lausetto dans laquelle signent Léon Cladel, Mary-Lafon... Élu Majoral, sa Cigalo de la Libertat va échoir, à sa mort en 1891 à Antonin Perbosc.

toujours au beau grand air. Sur cette table on nous servit un seul plat. Mais quel plat !

Le cassoulet. Ceux qui ont goûté au cassoulet, par curiosité du nom, dans de grands restaurants ou de grands hôtels, ne connaissent pas ce mets des dieux, fait pour gigantesques mangeurs, des héros d'Homère. Il faut l'avoir mangé comme nous, et jour-là, dans une auberge locale. Pas un plat correct, mais une énorme terrine vernie, grande comme un fond de barrique, servi à même la table. Là dedans nagent dans une mer de haricots à sauce onctueuse et parfumée toutes sortes de viandes : du porc, du veau, du mouton, beaucoup de lard, du saucisson, des saucisses, du poulet, du lièvre, du perdreau. On plonge au hasard une vaste cuillère dans cet océan et on retire toujours quelque chose de nouveau. Et comme c'est très épicé, comme on boit avec cela un vin blanc sec du pays, l'appétit ne se lasse pas. Nous mangeâmes pendant deux heures et finîmes par crier grâce, par refuser même le café. Fourès riait, Baugé lançait des vers retentissants, ce fut jeune et gai au possible.

Pour digérer cet énorme mets nous frêtâmes une carriole de l'auberge, conduite par Fourès, et partîmes au hasard dans les hautes collines qui relient la Montagne Noire à la chaîne des Corbières. La chaleur était ardente mais, ivres de cassoulet, de vin blanc et de poésie, nous ne la sentions pas. Un chemin vague nous conduisit au pied d'un château en ruines que Fourès nous nomma : Cessac. Ce Cessac était à vendre à des enchères prochaines à une très basse mise à prix, deux ou trois mille francs, et personne n'en voudrait. Alors, Baugé excité par la vue des ruines romantiques, par la solitude du site, par le beau cadre de collines et de montagnes prochaines, émit une idée folle : « Achetons Cessac à nous quatre ! Devenons les coseigneurs de Cessac ! » Nous y songeâmes pendant le voyage de retour, et pendant le trajet de Toulouse, car l'envie nous était venue d'aller finir la fête en soupant à Toulouse. Nous y arrivâmes vers le minuit, descendîmes à l'Hôtel des Bains, où nous signâmes au registre : « Les Quatre Messieurs de Cessac », puis nous allâmes souper au Sion, où François trouva tout de suite quatre gentilles « Mesdames de Cessac, pour compléter la famille. » Baugé cria : Il y manque des enfants, allons les faire !

Nous n'achetâmes jamais Cessac, mais de cette idée saugrenue il devait sortir autre chose.

81 — Les Mousquetaires Gris

Nous restâmes plusieurs jours à Toulouse, y menant une vie orientale, de plaisir le soir et la nuit, de sommeil le jour dans ce frais, vaste et désert Hôtel des Bains, ainsi nommé parce qu'il était le seul de l'époque possédant plusieurs salles de bains. Nous y étions à peu près seuls, nous en occupions les plus belles chambres voisines des baignoires où nous barbotions à notre guise, avantage précieux en ce juillet 1884 qui fut exceptionnellement brûlant. Les Quatre Messieurs de Cessac furent pendant une semaine les seigneurs souverains de l'Hôtel des Bains qu'ils remplirent de bruit de leurs fantaisies. On avait pris notre titre au sérieux et en nous parlant les uns des autres on disait tout naturellement : « Monsieur votre frère n'est pas encore rentré. » Or, de nous appeler ainsi les Quatre Cessac nous passâmes par association d'idée aux Trois Mousquetaires de Dumas, qui en réalité étaient quatre, et nous nous en donnâmes les noms : Baugé fut d'Artagnan, Tresserre Athos, Fourès Porthos et moi Aramis. Cela posé, nous songeâmes à étendre le cercle et à fonder un groupe qui s'appellerait Les Mousquetaires Gris, où tous seraient frères comme nous l'étions, mettant en commun argent, influences, relations, plaisirs, idées, une association de gens en révolte contre les platitudes, les conventions, les mornes mages de cette fin de XIXe siècle, une bande de joyeux, généreux, libres et romanesques rebelles, qui ne comprendraient que des écrivains, des officiers ou des gentilshommes, la plume et l'épée, où tous se tutoieraient sans se connaître et se mettraient loyalement et pleinement au service les uns des autres. Et je rimai, pour cri de début, quatre strophes colorées et sonores qui résumaient l'idée et qui devinrent l'hymne sacré de la Compagnie. Ce ne sont pas mes plus médiocres vers :

Les Mousquetaires Gris de Monsieur de Baugé
Comme des papillons s'en vont des fleurs aux belles ;
Peut-être moins friands d'amour que de querelles
Jamais devant la mort qui passe ils n'ont bougé.

« Oncques nul ne nous chault. » Sous leur rouge écusson
Se déroule en défi cette noble devise ;
Ils sont unis, car rien au monde ne divise
Ces braves, francs couplets d'une même chanson.

Les Mousquetaires Gris ne sont point des modernes.
Pour les bourgeois du siècle ils ont un haut dédain.
Ils chargeraient, l'épée au poing, jusqu'au Destin...
Quand ils font feu nos temps en deviennent moins ternes.

Cette éclatante rodomontade dit tout le sens de l'œuvre. Baugé, dont l'imagination était toujours flambante, inventa à la Compagnie des armes et un règlement. Les armes consistaient en un écu, croix d'argent sur champ de gueule, sommé d'un casque de chevalier, avec la devise « nul ne nous chault ». Les armes seraient gravées sur une bague de fer qui servirait aux mousquetaires de signe de ralliement. Pour protester contre les costumes modernes les mousquetaires devaient porter un feutre mou à larges ailes, gris naturellement, une vareuse fermée, la culotte, les bas et le fouet de chasse, tenue que j'ai en somme personnellement presque toujours conservée. Quant au règlement, très simple, il fut rédigé par Baugé qui prit immédiatement le commandement avec le titre de capitaine.

C'était parfait, mais en dehors de nous quatre il n'existait pas encore de mousquetaires. Nous nous chargeâmes du recrutement et nous réussîmes assez vite à composer une Compagnie brillante. Voici comment elle était organisée un an plus tard, vers le milieu de 1885. A titre de document je vais copier le contrôle de juillet 1885 et donner les grades, noms de guerre, noms véritables et lieux d'origine. On y verra des noms très connus et d'autres, qui étaient alors en vue et qui sont aujourd'hui bien oubliés. Je constate douloureusement, en feuilletant ce contrôle, que le très grand nombre des mousquetaires de 1884-1885 est aujourd'hui dans la tombe.

Évidemment tout cela fut long à réunir, il y fallut quelques mois. Nous commençâmes tout de suite par Montauban et par Loti que nous allâmes relancer à Rochefort, d'Artagnan, Athos, Commenge² et moi, renforcés par Maurice Bouchor³, le poète de L'Aurore, que nous trouvâmes errant entre Bordeaux et Niort. Baugé l'ayant aperçu dans un train le saisit au corps et l'emmena avec nous à La Rochelle d'où nous redescendîmes sur Rochefort. Bouchor, avec sa barbe blonde, son manteau à ailerons, son calme, était un voyageur étrange : il ne voulait rien voir des villes où il passait, s'enfermait tout le jour dans sa chambre d'hôtel pour travailler et déclarait qu'il n'avait aucune curiosité et qu'il lui suffisait de se savoir dans telle ou telle ville. Loti nous reçut très aimablement et fut séduit par l'originalité et l'anachronisme de notre fondation.

Anticipant sur les événements, je dirai que la Compagnie des Mousquetaires fut pendant deux ans un excitant charmant de notre vie et donna lieu à toutes sortes d'aventures singulières. La plus bruyante de toutes fut la découverte officielle de notre Société, fin 1886, par la Presse qui nous consacra une série d'articles fort variés. Les journaux de droite prirent la chose en plaisanterie mais ceux de Gauche crurent à un complot royaliste, et, pour ne pas mettre dans l'embarras nos nombreux officiers, le Capitaine, par circulaire du 7 décembre 1886, prononça le licenciement de la Compagnie. Les Mousquetaires Gris avaient vécu.

² C'est-à-dire Maffre de Baugé, François Tresserre, Bernard Lade.

³ Maurice Bouchor (1855-1929) vivant à Paris mais d'origine provençale, auteur de Chansons joyeuses, des Poèmes d'amour et de la mer, de Contes parisiens en vers et de chants populaires pour les écoles

82 — Le Passant⁴

L'esprit bouillant du Capitaine ne pouvait s'en tenir là. Les Mousquetaires fondés, il leur fallait une gazette, un lien permanent entre eux, et ce fut Le Passant, gazette de Messieurs les Mousquetaires Gris. Nous fondâmes cela à six, Baugé, Fourès, Tresserre, moi, Souèf qui marcha tout de suite à fond avec nous, et Amédée Reynès à Perpignan, pour la partie matérielle à laquelle nous autres, les cinq poètes, nous n'entendions rien. Nous mîmes chacun 500 francs dans l'affaire et cette première mise de 3000 francs, aidée de quelques souscriptions de 100 francs de nos meilleurs amis et des abonnements, suffit à faire vivre la Revue près de quatre ans. Elle survécut même à la Compagnie et connut à Paris quelques mois de vraie notoriété. Un imprimeur de Perpignan, Latrobe, rue Fontfroide, ami de Reynès, nous fournit à très bas prix le papier et l'impression et, sur la demande d'Aimé Giron, du Figaro, un des romanciers de sa maison, l'éditeur parisien Paul Ollendorff voulut bien nous donner sa marque. Imprimé à Perpignan Le Passant fut donc édité et lancé à Paris'.

Les premiers numéros furent à peu près entièrement rédigés par Baugé, Fourès, Tresserre, Souèf et moi, en multipliant chacun nos signatures. Baugé signait : Baugé, Robert Draon, d'Artagnan ; Tresserre : Fortunio, Tabaria, Athos ; Souèf: Sauras et de Presles ; moi : Maxime de Surgères, Aramis, Zanetto, Gisèle, Sérizolles. Mais bientôt on vint très aimablement à nous de tous côtés : écrivains demi-connus, célèbres. Nous lançâmes aussi bien des jeunes talents entre autres Georges Beaume et les frères Margueritte⁵.

Baugé publia là, outre beaucoup de poèmes et de pétulantes chroniques, un interminable roman, Mariette, où des pages remarquablement brillantes et des fusées de très beau talent sont un peu perdues dans un extraordinaire et touffu enchevêtrement d'événements insensés. Il écrivait cela au numéro, sans plan, ne sachant jamais où il allait, comme Ponson du Terrail ou Xavier de Montépin. C'est seulement autrement écrit et autrement pétaradant que ces plats feuilletonistes. Charles Souèf donna une série de Contes absolument exquis et de très beaux vers, car, sans la maladie qui le minait et l'enleva avant les 40 ans, Souèf eût été un écrivain de tout premier ordre. Moi-même je fus peut-être au Passant le plus constant et le plus abondant rédacteur. En dehors d'une quantité prodigieuse de vers et de critiques ou chroniques courantes j'y publiai 12 grandes nouvelles, la matière de deux volumes Sérizolles, Les Profils Perdus, Soleil de Juin, Lettres de Voyage, Clairette, La Tante de Raymond, En Lomagne, Villégiature, Répugnance, Cosmopolitisme, Pour les Demoiselles, Les Fugitives.

En laissant de côté les cinq noms de fondateurs et de principaux rédacteurs, je relève dans la collection du Passant les noms suivants dont presque tous ont connu leur heure de notoriété et dont quelques-uns sont devenus ou étaient déjà tout à fait illustres. En prose Maurice Bouchor (qui donna entre autres une superbe et importante étude de critique musicale sur la Messe en Ré de Beethoven), Charles Garrisson, Léo Rouanet, Georges Beaume, Charles Ponsonailhe, Léon Vedel, Paul Mariéton, Xavier de Ricard, Charles Buet, Amédée Pigeon, Paul Margueritte, Pierre Loti, Oscar Méténier,

⁴ Le Passant, « Revue Littéraire et Artistique bi-mensuelle », paraissait le 5 et le 20 de chaque mois, sur 16 pages. L'éditeur en est bien Paul Ollendorff à Paris, mention suivie de : « Direction du Midi : Place d'Armes. Perpignan ». Le gérant est Pierre Doussot et la typographie de Charles Latrobe. Trois secrétaires de rédaction : Léo Rouanet, Marcel Sémézies. Julien Lemnor. Ce dernier se retire à partir du 5 juillet 1885.

⁵ Nous ignorons si les textes de Georges Beaume ont été réunis en volumes. Nous avons trouvé, dans un recueil collectif, un article sur « L'éditeur Lacroix et Victor Hugo », publié en 1922 et signé Georges Beaume. Mais s'agit-il du même ? Quant à Paul Margueritte (1860-1918) et son frère Victor (1866-1941), leur œuvre est bien connue, qu'il s'agisse des épisodes de Une époque (publiés en collaboration de 1898 à 1904) ou de La Garçonne, publié par Paul en 1922.

Maurice Fabre, Camille de Sainte-Croix, Jean Lorrain, Tancrède Martel, Albert Jounet, Jules Case, Charles Fuster, Joséphin Péladan.

Comme poètes Maurice Bouchor, Louis Fréchette (du Canada), Narcis Oller et Jacinto Verdaguer, les deux grands Catalans, Frédéric Mistral (représentant le Félibrige avec Fourès), Léo Rouanet, Émile Pouvillon qui nous donna à peu près tous les vers faits par lui, Aimé Giron, François Coppée, Albert Jounet, Léon Vedel, Gabriel Davin de Champclos, Victor Margueritte, Théodore de Banville, Amédée Pigeon, le général Francis Pittié, Jean Lorrain, Raoul Ponchon, Leconte de l'Isle, Jean Richepin, Paul Bourget, Camille de Sainte-Croix, Tancrède Martel, Jean Moréas, Paul Verlaine, Francis Maratuech.

Pour retrouver tous ces noms j'ai feuilleté hier les trois gros volumes du Passant, qui paraissait en format in-quarto et imprimé sur deux colonnes. Tout en feuilletant j'ai relu beaucoup de vers, quelques chroniques et critiques, deux ou trois Contes, des chapitres entiers de Mariette, même certaines choses de moi que j'avais complètement oubliées et qui m'ont été de réelles découvertes. Eh bien ! je puis dire en toute sincérité qu'il y a eu beaucoup, beaucoup de talent jeté dans cette jeune Revue et que son ensemble fut infiniment supérieur à celui des innombrables jeunes Revues provinciales ou parisiennes dont l'on nous bombarde aujourd'hui. Ce fut vraiment une note à part dans le mouvement littéraire de cette époque.